

# « LE CONTE DE L'ESCALIER »,

HRISTO SMIRNENSKI

## ANALYSE

*Salomé Le Gall*

*LLCE russe, L1*

*Université de Strasbourg*

« Le conte de l'escalier », écrit par Hristo Smirnenski, est une très courte nouvelle engagée, philosophique. Smirnenski, malgré une mort prématurée, fut un écrivain très prolifique du début du XXe s., et parmi ses nombreux écrits, certains textes comme celui du « Conte de l'escalier » ont traversé le temps, aujourd'hui encore d'actualité.

Sur un fond révolutionnaire, on y raconte l'histoire d'un jeune insurgé, des idéaux plein la tête, et surtout animé par un fort désir de vengeance : le sort de son peuple, vivant dans la misère, provoque en lui un douloureux sentiment d'injustice. Il est prêt à tout pour changer les choses. Au bas de l'escalier métaphorique qui le mènera à l'élite de la société, il rencontre le Diable, son gardien. Celui-ci refuse de le laisser monter ; mais, voyant la fougue, la détermination, et surtout les failles du protagoniste, il le laisse monter en échange de certaines parties de lui : son ouïe, sa vue, son cœur, puis sa mémoire. Il le dépouille ainsi de tout discernement, et le jeune insurgé, arrivé en haut, ne sait même plus pourquoi il est là.

C'est en effet une parabole assez parlante sur les élites, la corruption, et une politique tout aussi déconnectée du monde réel cent ans en arrière que maintenant. Plus le jeune homme laisse au Diable, sans réfléchir, ces morceaux de lui, plus il perd son discernement, et fatalement son objectif. Ce n'est pas que la misère ne le révolte plus, mais plus il s'éloigne de ses frères, plus sa vision change. Les mélopées funestes deviennent des « chants joyeux », des « rires d'insouciance ». Les blessures se transforment en de « magnifiques roses rouges ». En prenant de la distance, il perd le sens des réalités. On peut alors supposer, ayant vu la ferveur de ses débuts, que c'est probablement ce qui arriva à la plupart des politiques/nobles avant lui. En voulant se sacrifier pour la cause, s'introduire et détruire le système de l'intérieur, il s'est pris au piège : il s'est perdu lui-même, car, trop enragé, trop pressé, il n'a pas non plus su prendre de recul : Smirnenski ne le présente pas comme une victime. Il est, par sa bêtise, aussi

responsable de son propre aveuglement. Il se rend pourtant compte du piège : « tu me prends tout ce que j'ai d'humain » ; seulement, obsédé par une vengeance aussi rapide que possible, il cède tout au malin.

Il faudrait aussi souligner le jeu sur les mots du « cœur d'or », que le Diable lui propose en échange de son cœur humain. C'est la dernière chose à donner pour franchir la dernière marche. Smirnenski joue ici du double-sens de cette expression : parle-t-il d'un cœur d'un cœur généreux ou froid, métallique, dont la valeur peut être quantifiée en une certaine somme d'argent.

« Je suis un plébéien de naissance et tous les miséreux sont mes frères ! Oh ! Que la Terre est laide et combien malheureux sont les hommes ! » scande-t-il, poing levé, au tout début du texte. Le Diable ayant accompli son œuvre, son discours a changé : « Je suis un prince de naissance et les dieux sont mes frères ! Oh ! Que la Terre est belle et combien heureux sont les hommes ! ». Rien n'est immuable, pas même la volonté la plus enflammée que la société parvient au final à étouffer lentement. Le Diable veut faire croire qu'il n'y a pas de changement possible ; ce n'est pas ce que dit Smirnenski. Il faudrait en vérité ne pas répondre à nos impulsions dangereuses, prendre du recul en milieu hostile pour ne pas s'oublier soi-même, et d'où l'on vient. On critique également une noblesse perchée, loin du peuple, « vendue » au diable, en l'occurrence – et bercée dans ses illusions de confort et de richesse. Smirnenski appelle à la prudence : une action irréfléchie n'apporte rien de bon, et tous les idéaux du monde n'apportent aucune immunité face à la corruption ; la politique est impitoyable. D'autre part, gare aux symboles et aux martyrs, car la révolution est une initiative collective, et le destin d'un peuple entier ne peut reposer sur les épaules d'un homme seul.